

supérieurs ne nous entourent-ils pas de toute la tendresse paternelle ? Dans nos compagnons n'avons-nous pas de tendres frères, des amis fidèles ? Aussi que peut le temps contre un lien formé pendant les belles années passées au Collège ? Oh ! l'amitié, ce reflet tombé du ciel sur l'humanité comme l'appelle Cicéron, l'amitié sincère et véritable, ne se trouve le plus souvent que parmi les compagnons de Collège. L'intérêt, ce fond immobile et capricieux, n'en est pas la base. Cette amitié n'est vivace, que parcequ'elle n'est, comme dit Laurentie, " que l'association de deux âmes qui mettent en commun leur foi et leurs prières." L'amitié de Collège, c'est proprement ce célèbre nœud gordien, il ne faut rien moins que le glaive de la mort pour le trancher. Cette douce liaison formée par l'amitié et qui attache si fortement à la patrie existe donc aussi au Collège.

Quelle est encore la raison du prestige qu'exerce sur nous l'amour du pays natal ? C'est que là s'écoulent nos jours les plus sereins : là, nous goûtons les plaisirs purs de l'enfance. Eh ! ne jouissons-nous pas ici de tous ces avantages ? Le milieu dans lequel nous vivons, n'a-t-il pas quelque chose d'analogue à l'atmosphère embaumée du pays qui nous a vu naître ? Oui, Messieurs le Collège est véritablement une patrie pour l'écolier ; et cela étant, nous ne l'aimerions pas ? Ingratitude, s'il en était autrement, et vous seriez les premiers, n'est-ce pas, à imprimer sur nos fronts ce stigmate infamant, si vous pouviez nous croire capables d'oublier un seul instant tout ce que l'on fait ici pour nous rendre heureux. Oui, Messieurs, de quelque côté que nous nous tournions, tout en nous, et hors de nous semble imprégné de bonheur, toujours nos regards s'arrêtent à la considération des charmes inexprimables que nous goûtons dans cette enceinte sacrée. Ici, nos jours s'écoulent avec le calme et la limpidité de l'humble ruisseau qui murmure dans la plaine, n'ayant rien à envier aux majestueux soulèvements des grandes eaux de l'Océan.

J'invoquerai en faveur de ma thèse le témoignage d'un de ces favoris de la fortune, qui avait vu et touché du doigt, ce que peuvent les honneurs et la gloire pour rendre l'homme heureux. Ce potentat à qui les têtes couronnées rendaient hommage, qui disposait à son gré des couronnes et des trônes, Napoléon 1er, enfin, au milieu de tous ses triomphes, ne semblait-il pas élever bien haut son beau temps de Collège. " La gloire, écrivait le grand Frédéric, peut fasciner les yeux de l'homme au point de lui faire oublier ses parents, ses amis, tout jusqu'à son propre intérêt ;" mais la gloire ne semble pouvoir rien contre les souvenirs de la vie de Collège. Eh ! Napoléon n'avoue-t-il pas lui-même, que jamais l'éclat des diadèmes qu'il avait moissonnés, ne put lui faire oublier un seul instant l'humble couronne de verdure dont il avait vu ceindre son front lors d'une distribution de prix ? Et certes, dans une question de ce genre, il n'y a pas, je crois, à suspecter la compétence de ce grand homme. Oui, Messieurs, j'aime à le redire, nous sommes heureux au Collège ; étant élève moi-même, je ne pense pas qu'il vienne en pensée à qui que ce soit de douter de la sincérité des convictions que j'exprime ; d'ailleurs, la gaieté franche et cordiale que vous avez eu occasion de remarquer dans toutes nos fêtes et dans toutes nos réjouissances, doit être la meilleure garantie que la sincérité répond

à tout ce que je puis vous dire sur un sujet qu'il m'est si doux de traiter.

Peut-être que quelques-uns de ceux à qui j'ai l'honneur de m'adresser en ce moment, ont éprouvé comme un sentiment de triste mélancolie à la vue de notre bonheur, vous vous êtes peut-être affligés de n'être plus dans nos rangs. Ramenant votre pensée vers vos ans évanouis, vous avez senti en vous le désir de refaire ce qui a été fait, et ces regrets me font voir toute votre impuissance.

Oh ! oui, Messieurs, je vous l'avoue, ce n'est que la tristesse dans le cœur que j'envisage le pénible moment où il me faudra quitter cette enceinte bénie, ce sanctuaire dont les échos ont répété tant de fois les accents du bonheur qui débordait dans mon âme. Oui, je le sais, encore quelques mois, et forcé par les circonstances, il me faudra rompre avec cette vie où l'existence n'a que des roses ; il me faudra dire adieu à mes excellents supérieurs, à mes bons professeurs, à vous tous mes tendres amis. L'on a beau me vanter cette liberté dont je serai bientôt en possession, ce n'est qu'en tremblant, que je vois approcher le jour où je n'aurai plus à vivre sous la douce sujétion aux règles de cette maison.

Il est bien douteux qu'en vous quittant, Bien-aimés Supérieurs, il est bien douteux que je retrouve loin de vous ce zèle, ce dévouement dont on m'entoure ici. Probablement que je ne rencontrerai plus ces cœurs qui formés à l'école du sacrifice et de la charité n'ont de repos qu'après s'être acquis à force de bienfaits toute notre reconnaissance. Bien-aimé Supérieur, laissez-moi répéter, en terminant, ce que l'un de mes confrères vous exprimait ces jours-ci dans une adresse qu'il vous présentait au nom de tous ses condisciples. Qui c'est avec une joie indicible, que nous avons vu luire ce jour où il nous est permis de vous présenter notre tribut de tendresse et d'amour. Reconnaissance, mille fois reconnaissance pour la tendre sollicitude dont nous sommes l'objet de votre part. Nos cœurs, voilà le seul gage que nous avons à vous offrir. Regardez le ciel, voyez celui qui, il n'y a pas longtemps encore, était à votre place, voyez-le, dis-je, tenant suspendu sur votre tête la couronne immortelle qui sera le prix du zèle que vous déployez lorsqu'il s'agit de nos intérêts. Veuillez continuer, Bien-aimé Supérieur, à nous considérer comme vos enfants chéris, et nous continuerons de couler auprès de vous des jours de bonheur ; et plus tard, lorsque nous aurons parcouru en partie ce vaste champ de douleur que l'on nomme la vie, nous aimerons à nous replier vers cette époque unique dans notre existence, où nous goûtions toute la suavité des charmes qu'il y a à vivre sous votre tutelle ; nous nous rappellerons alors, que dans quelque sphère que nous soyons placés, ce ne sera toujours que la vertu qui nous offrira le plus court chemin pour nous rapprocher, le plus possible, de cet état heureux où nous vivons maintenant.

LOUIS ZÉPHIRIN JONCAS. (Terrebonne.)

LE DIVORCE.

SES TRISTES INFLUENCES.

C'est un grand sacrement en Jésus-Christ.
(S. PAUL.)

I

Quel est le touriste, cherchant le beau dans les arts ou dans la nature, qui n'ait pas arpenté en tous sens les